

MARDI 17 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2023



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière #04



ANA MARISCAL

UNE RÉALISATRICE LIBRE



TAYLOR HACKFORD

UN CINÉASTE POPULAIRE

Terry Gilliam : « Croyez en vos rêves et si ça ne marche pas, prenez du LSD. »

Terry Gilliam est revenu sur sa carrière et sa vision du monde, tout en faisant rire son public.

CINÉPHILE ET PARCOURS DE CINÉASTE

Adolescent, j'allais voir des films comme n'importe quel jeune, sans conscience de l'aspect artistique. Mais j'ai déménagé à New York dans les années 1960 et on y projette beaucoup de classiques. Là, je me suis rendu compte que je voulais refaire tous les Buster Keaton. *Metropolis* (1927) et *Le Cabinet du docteur Caligari* (1920) sont des films qui m'excitaient vraiment. Ils ne ressemblaient pas à ceux de Dean Martin etc. J'aime aborder différents sujets mais j'ai appris de Mary Poppins le secret du succès : « avec un peu de sucre, on fait passer les médicaments ».

VISION ARTISTIQUE

La tension entre imaginaire et réalité m'intéresse. On a besoin des deux pour mener une vie à peu près décente. J'essaie, avec mes films, d'offrir une autre façon de penser, d'imaginer le monde. Par ailleurs, notre sens le plus important n'est pas le toucher ni l'ouïe, mais bien le sens de l'humour.

BRAZIL (1985)

Je ne pense pas au monde futur quand je fais un film, je fais un film au présent. Aux premières projections de *Brazil*, les salles se vidaient de moitié. J'ai eu une grosse pression d'Universal pour le modifier, mais je ne suis pas laissé faire. Les Monty Python m'ont offert l'arrogance qui m'a permis de tenir. Le problème à Hollywood c'est que les films sont testés par des gens aux vies vides qui ont à coup un pouvoir énorme sur une œuvre.

DON QUICHOTTE

Don Quichotte est l'histoire d'un échec, mais son secret c'est la résilience, il tombe et il arrive à reconquérir son rêve. Il faut devenir Don Quichotte pour raconter *Don Quichotte*. Mais contrairement à Orson Welles moi j'ai terminé mon film !

THE FISHER KING (1991)

The Fisher King est ma plus belle expérience de plateau. Importante aussi d'un point de vue de l'égalité hommes femmes. Maintenant on s'aperçoit que les femmes comptent au cinéma pourtant à cette époque, même si les femmes étaient omniprésentes dans les studios, ce que je trouvais formidable, ça ne se passait pas exactement de la meilleure façon. Pendant le tournage je réalise que les deux actrices sont dans de toutes petites loges alors que les hommes, Robin Williams, Jeff Bridges et moi-même avions des loges incroyables. J'ai dit aux productrices : « faites en sorte que la loge soit aussi grande pour elles ». Elles ont refusé. J'ai donc demandé à avoir une loge aussi petite. Ça visiblement, c'était inacceptable. Elles leur ont donc finalement donné deux loges identiques aux nôtres. La conclusion : le système a prouvé que les femmes étaient modelées par le système et qu'elles pensaient comme les hommes de pouvoir. Or, si vous êtes au pouvoir, faites ça différemment !

L'ARMÉE DES 12 SINGES (1995)

J'ai reçu le scénario et l'ai trouvé fourni et rempli d'idées incroyables. Personne ne voulait le tourner. Je ne savais pas que les studios avaient déjà payé un million de dollars et qu'ils en voulaient pour leur argent. Pour le casting, j'étais très excité à l'idée d'avoir Bruce Willis, c'était une chance pour lui, acteur de films d'action aussi « extérieur » de s'intérioriser, et il aimait cette idée. Je lui avais parlé de la scène dans *Piège de cristal* où il marche pieds nus sur du verre cassé après que tout a été détruit autour de lui et qu'il se met à pleurer avec sa femme au téléphone. Il m'avait dit que l'idée de cette scène venait de lui. Ça montrait bien qu'il avait ça en lui.

— Propos recueillis par Charlotte Pavard

Karin Viard : « Il faut écrire ses désirs, ses envies. »

Avec la générosité et la sincérité qu'on lui connaît, l'actrice Karin Viard s'est livrée sans fard au public du Pathé Bellecour à l'occasion de sa Master class. Un échange franc, drôle et lumineux, à son image. Extraits choisis.

SA VOCATION D'ACTRICE

C'est en voyant Anthony Quinn dans le film *Notre-Dame de Paris* que j'ai eu envie d'être actrice. La scène où l'on voit Quasimodo se balancer au sommet de la cathédrale Notre-Dame en hurlant sa douleur de ne pas être vu comme il voudrait, m'a foudroyée d'émotion. J'avais l'impression que le personnage s'adressait à moi. Je viens d'une famille complètement givrée : très jeune, j'ai développé un regard sur l'humanité qui m'a permis de me protéger. Comme personne n'attendait rien de moi, j'ai gagné en liberté : je pense qu'il faut écrire ses désirs, ses envies.

LA RENCONTRE AVEC SON AGENT, LAURENT GRÉGOIRE

Au Conservatoire d'art dramatique de Rouen, j'ai rencontré Franck Dubosc. A l'époque, il avait joué dans le film *A nous les garçons* et avait déjà un agent. Je lui ai demandé de m'aider à trouver un agent. Franck m'organise un rendez-vous avec son agent et me dit « Karin, tu viens bien habillée ». Alors, je me suis achetée une robe en satin et j'ai débarqué au casting à quatorze heures avec cette robe du soir ! Je n'avais pas les codes de ce métier (rires) ! J'ai bien vu que l'agent était sceptique, mais son assistant l'a convaincu de m'engager. Cet assistant, c'est Laurent Grégoire : il est devenu mon agent et mon ami. Laurent et moi avons échappé à notre milieu en faisant ce métier.

SA RELATION AVEC LA CINÉASTE SØLVEIG ANSPACH

Sølveig a été très importante pour moi : c'était une amie très chère et une réalisatrice que j'admirais. Dès notre rencontre, nous avons entamé un échange intime, qui se passait de mot. Lorsqu'elle m'a proposé le rôle principal du film *Haut les cœurs !*, celui d'une femme

enceinte atteinte d'un cancer du sein, je ne savais pas si j'en étais capable, j'avais l'image de la fille un peu rigolote. Mon agent m'a dit : « c'est un rôle qui ne se refuse pas ». Ce rôle a été très important, il m'a permis de me connecter à quelque chose de tragique en moi.

LE BIZUTAGE DES FRÈRES LARRIEU

Je reçois le scénario du film *Un homme, un vrai* des frères Larrieu, et je vois que dès la première scène je reçois mes amis seins nus pour une fête. Je me suis dit, c'est un cauchemar, qu'est-ce que c'est que ces vicelards ? J'ai refusé le rôle et lorsque j'ai vu le film, je me suis dit que j'avais été une conne. Quelques années plus tard, je leur explique que j'avais refusé le rôle à cause de la scène seins nus. Ils me disent : « mais tu aurais dû nous le dire, on aurait réécrit la scène ». Ils me proposent alors un rôle dans *Les Derniers jours du monde* et là, je vois que j'ai une scène où je dois m'asseoir nue sur le visage de Mathieu Almaric (rires) ! J'ai compris qu'ils me testaient, c'était comme un bizutage. Depuis, j'ai fait trois films avec eux et je les adore !

SA MÉTHODE DE PRÉPARATION D'UN RÔLE

J'apprends déjà le texte trois fois jusqu'à ce que je puisse le dire en faisant autre chose, c'est le minimum. Ce qui m'intéresse c'est la démarche intime pour jouer un sentiment : on réfléchit aux différentes possibilités de l'interpréter. Par exemple, on peut jouer l'agacement de façon très différente (elle mime la scène). Lorsque j'arrive sur le tournage, je me mets dans un état de disponibilité tel que je me sers de tout mon environnement pour nourrir le rôle.

— Propos recueillis par Laura Lépine



Dorothy Arzner, une pionnière à Hollywood, 2023

SÉANCE

Dorothy Arzner, une pionnière à Hollywood de Clara Kuperberg et Julia Kuperberg (Documentaire, *Dorothy Arzner, Pioneer, Queen, Feminist*, 2023, 53min)

> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Mardi 17 octobre, 14h

LE DOC DU JOUR

Miss Arzner, la prof de Coppola

Le sujet

Le parcours singulier de Dorothy Arzner (1897-1979), rare femme cinéaste à avoir été prise au sérieux par les patrons des studios (notamment B.P. Schulberg à la Paramount, qui lui donna son premier contrat de metteur en scène), régulièrement redécouverte mais au fond jamais assez. Sans craindre d'afficher son homosexualité, à une époque (brève) où Hollywood est libre sur la question, elle réalise une quinzaine de films – soit plus qu'aucune autre cinéaste américaine ! Elle crée

surtout des personnages féminins forts, qui n'ont pas besoin des hommes pour s'affirmer.

Le parti pris

Un cocktail assez classique d'extraits, nombreux et souvent de très bonne qualité grâce aux récentes restaurations, et d'interventions d'universitaires américains, puisque c'est outre-70 par les mouvements féministes et queer.

Les moments forts

Nombreux puisqu'on a tout à apprendre

Elle est encore à ce jour la femme qui a réalisé le plus de films pour un studio hollywoodien.

et que ce doc n'oublie rien : les trouvailles techniques de la cinéaste à ses débuts (utilisation des stock-shots et invention de la perche à l'aube du parlant) ; l'originalité thématique de ses films, finement analysée par les intervenants ; le témoignage ému de Francis Ford Coppola qui l'eut comme prof de cinéma et se souvient d'une rencontre marquante ; et enfin la voix de la cinéaste elle-même, captée dans les années soixante-dix, rassemblant ses souvenirs avec ironie. Une sacrée bonne femme ! — A. F.

Ana Mariscal, grande d'Espagne

Les étiquettes ont la peau dure. Ana Mariscal (1923-1995) en pâtit toute sa vie. Sa très grande faute ? Être devenue une actrice célèbre sous la dictature de Franco. A fortiori, dans un film de propagande, suscité par le Caudillo lui-même - *Raza* (1941) - supposé fixer pour la postérité l'Espagne « éternelle » - catholique et unifiée - qui en 1936 avait conduit ce militaire à faire tomber par les armes le gouvernement de la République. En 1995, les quelques lignes accordées à la disparition d'Ana Mariscal dans les journaux, insistaient avec un mépris poli sur le fait qu'elle avait été « la muse de l'ancien régime ». Et guère plus. La trajectoire artistique de cette femme puissante fut pourtant autrement nourrie et complexe, comme en attestent quatre de ses films présentés à Lyon, parmi ceux qu'elle réalisa dans les années 50-60. Une entreprise de réhabilitation rendue possible par la Filmoteca Española et le travail de restauration par son fils, David Garcia. « *Je l'ai fait par attachement à l'art de ma mère, explique-t-il, mais aussi de mon père qui était son chef opérateur et le coproducteur de leurs films. Leur*

oeuvre la plus emblématique, Le Chemin, a connu une nouvelle vie à partir de l'intérêt manifesté par la Cinémathèque de Navarre, qui a éveillé ensuite l'intérêt d'un distributeur français (Karmafilms, NDLR), jusqu'à se retrouver à Cannes Classics en 2021. » Née dans la moyenne bourgeoisie de Tolède, Ana Mariscal est devenue actrice dans le sillage de son frère aîné, Luis Arroyo, jeune premier à la fin des années 30. Elle enchaîne les rôles de femme fatale - à voilette et chapeau, qui confèrent à son regard un charme oblique. Fille d'un ébéniste républicain et athée, jamais Ana ne renia sa popularité acquise en cette époque de ténèbres ; et jamais personne ne l'empêcha de faire son métier comme elle l'entendait. Au théâtre d'abord, en décidant de monter *Yerma* à Barcelone en 1947, quand plus personne n'ose plus jouer Garcia Lorca, catalogué poète républicain. Deux ans plus tôt, l'audacieuse avait fait scandale à Madrid en interprétant Don Juan dans la pièce de José Zorrilla, initiative fort mal perçue par la société si rigide de l'époque. Années 50, Ana réalise : « elle sent

Actrice archi populaire dans l'Espagne des années 40, elle fut aussi une réalisatrice pleine d'audace dont le travail est resté trop longtemps occulté

qu'elle peut le faire, dit David Garcia. Avec mon père, ils partagent un amour inconditionnel pour le cinéma et créent leur société de production ». Le premier film d'Ana, surfe sur le néoréalisme italien : *Segundo Lopez*. Du nom du personnage principal. « *Je n'ai pas pensé une seconde à la technique* » écrivait Ana Mariscal. « *Je me suis plus simplement demandé si je saurais exprimer ma manière de voir la vie à travers l'image...* » La réponse est évidemment : oui. Et malgré l'insuccès du film, dont la distribution fut entravée par le travail de sappe des autorités religieuses, Ana Mariscal remettait ça 5 ans plus tard, et réalise 11 longs métrages de genre très divers. En 2018, Mark Cousins, lui rend hommage dans *Women Make Film*. « *Le cadre de ses films est au niveau des grands noms hollywoodiens, avec une très haute exigence dans le travail de la lumière et la composition des plans.* » L'année suivante, le documentariste irlandais déposa une fleur sur sa tombe, s'étonnant d'avoir mis « *autant de temps à la trouver.* » Pas grave. Ana Mariscal est vivante comme jamais. — Carlos Gomez

SÉANCES

Segundo López d'Ana Mariscal

(*Segundo López, aventurero urbano*, 1953, 1h20)

> LUMIÈRE TERREAUX Mercredi 18 octobre, 11h

> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Dimanche 22 octobre, 16h15

Con la vida hicieron fuego d'Ana Mariscal (1959, 1h17)

> LUMIÈRE TERREAUX Mardi 17 octobre, 14h30 / Samedi 21 octobre, 14h

La quiniela d'Ana Mariscal (1960, 1h24)

> PATHÉ BELLECOUR Samedi 21 octobre, 19h30

Le Chemin d'Ana Mariscal (El Camino, 1964, 1h31)

> LUMIÈRE TERREAUX Jeudi 19 octobre, 14h30

> PATHÉ BELLECOUR Vendredi 20 octobre, 21h45

HOLLYWOOD

Un conteur américain

« *Quand je termine un film, je le mets de côté et ne le revois jamais* », dit Taylor Hackford en 2005. Pourtant, il faut revenir sur l'œuvre du cinéaste américain peuplée de héros toujours sur la brèche.

La première image de fiction de Taylor Hackford, scénariste, réalisateur et producteur, est celle d'un américain de 17 ans, suivi par une caméra dans Los Angeles. L'adolescent aussi naturel qu'émouvant, attend la naissance de son enfant, avec sa copine qui a 15 ans. *Teenage Father* (1978), Oscar du meilleur court-métrage, est traité comme un reportage. C'est normal car Hackford vient du documentaire. Dans les années 60, il part en Bolivie avec les Volontaires de la paix, sorte d'ONG auprès de pays en développement. Là, il filme avec sa Super 8 ce qu'il voit, dont la jeunesse en difficulté. C'est peut-être pour cela qu'il filmera avec un naturel attachant les chicanos des quartiers pauvres de Los Angeles, dans : *Les Princes des villes* (1993).

Hackford se forme en travaillant pour la KCET, télévision du service public de L.A.. Il y réalise des documentaires, en garde un goût certain puisqu'il produit *Bukowski* (1973) de Richard Davies, et le fabuleux *When we were kings* (1996) de Leon Gast. De son observation du monde, Hackford tire un cinéma de fiction résolument populaire et romanesque. Tout le monde se souvient de la fin géniale entre la jeune ouvrière et le héros militaire aux origines prolétaires d'*Officier et gentleman* (1982), film qui le révèle au grand public. Suivront *Soleil de nuit* (1985) toujours sur le destin d'un homme jeune en plein contexte géopolitique de guerre froide soviétique, et *L'Associé du diable* (1997) ou comment le héros joué par Keanu Reeves doit échapper au capitalisme effréné incarné par un diable délirant interprété par Al Pacino. L'autre point commun à ces films : un vrai sens du suspense, comme dans le thriller *Contre toute attente* (1984).

Autre passion d'Hackford : la musique qu'il a beaucoup filmée. Là encore il a le goût du populaire. On se souvient de la B.O. emballante d'*Officier et gentleman*, ou de la chanson *Say You, Say Me* de Lionel Richie pour *Soleil de nuit*. En 1987,

il signe un documentaire formidable *Hail ! Hail ! Rock'n Roll*. Et bien sûr le biopic consacré à Ray Charles, *Ray* (2004) qui valut à Jamie Foxx l'Oscar du meilleur acteur. L'ambition d'Hackford était de pousser le public à se lever pour danser. — Virginie Apiou

SÉANCES

Les Princes de la ville de Taylor Hackford

(*Bound By Honor/Blood In Blood*

Out, 1993, 3h, int -16ans)

> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)

Mardi 17 octobre, 20h

> CINÉMA OPÉRA Jeudi 19 octobre, 20h

Ray de Taylor Hackford (2004, 2h32)

> PATHÉ BELLECOUR

Mardi 17 octobre, 14h45

> UGC ASTORIA Jeudi 19 octobre, 14h30

L'Associé du diable de Taylor Hackford

(*The Devil's Advocate*, 1997, 2h24, int -12 ans)

> PATHÉ BELLECOUR

Mercredi 18 octobre, 20h30

> LUMIÈRE BELLECOUR

Jeudi 19 octobre, 19h

Soleil de nuit de Taylor Hackford

(*White Nights*, 1985, 2h16)

> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)

Mardi 17 octobre, 19h45

> PATHÉ BELLECOUR

Mercredi 18 octobre, 16h45



Soleil de nuit, 1985

« Je suis donc allée rencontrer Taylor Hackford, déjà légèrement fâchée, et refusant de ressembler à une étoile du Ballet Kirov. Il est en retard et j'attends dans le bureau, en colère, en jetant un coup d'œil à la fille qui se trouve à côté. Je ne sens insultée. Si je suis capable d'arriver à l'heure, lui aussi. 15 minutes s'écoulent. Je me dis : "Bon, je vais attendre 20 minutes en tout. C'est la limite". 5 autres minutes s'écoulent et je me lève pour partir, disant à la secrétaire alarmée que je m'en vais. Je me dirige vers la porte et, au moment où j'attrape la poignée, Taylor entre - et entre aussi dans les prochaines années de ma vie, et ce n'est pas fini. »

La grande actrice anglaise Helen Mirren à propos de Taylor Hackford, qui partage désormais sa vie, pour le casting de *Soleil de nuit*.

MÉMOIRE

Tabataba de Raymond Rajaonarivelo, (1988)

Chaque jour un cinéaste méconnu et un film à redécouvrir : rendre justice aux oubliés de l'histoire du cinéma, c'est aussi le rôle du festival Lumière.

Qui est-ce ?

Raymond Rajaonarivelo, né en 1952, à Antananarivo, fait ses études en France avant de réaliser des courts-métrages. *Tabataba* est son premier long-métrage, tourné essentiellement avec des non-professionnels.

Son film au festival Lumière

Tabataba se déroule dans un petit village au fin fond de la jungle malgache en 1946, où les premiers discours autour de l'indépendance se font entendre. C'est une prise de conscience, par ses habitants les plus modestes, d'une occupation abusive d'un pays par un autre pays, Madagascar par la France.

Pourquoi le redécouvrir ?

Ce film politique choisit le prisme de l'intime. Chaque foyer, chaque villageois sont impactés par une présence française autoritaire et illégitime. Pour faire comprendre l'obscurité de cela, Rajaonarivelo montre que la vie la plus naturelle des Malgaches au sein de leurs paysages, vaut autant que des paroles politiques. Avec grâce il oppose la beauté d'un monde à la cruauté d'un autre. La population locale circule avec fluidité sur une terre qui est la leur, alors que les français sont filmés statiques, nerveux, impatients. Les Malgaches sont multiples, enfants comme vieillards forment un peuple face aux occupants représentés par des hommes jeunes et seuls. Par un symbolisme simplement déterminé, Rajaonarivelo imagine son film comme un voyage de retour, celui d'un peuple vers son intégrité.

— V. A.

SÉANCE

Tabataba de Raymond Rajaonarivelo, (1988, 1h18)

> LUMIÈRE TERREAUX Mardi 17 octobre, 16h30

QUIZ MIYAZAKI

1 Les scénarios de ses films sont-ils achevés au début du tournage ?

- A. Oui, à 100%, Miyazaki aime contrôler chaque détail du scénario
- B. En partie, mais la création s'affine tout au long du tournage
- C. Il préfère élaborer des story-boards

2 Pour quel(s) film(s) Miyazaki a-t-il déjà remporté un Oscar ?

- A. Princesse Mononoke
- B. Le Voyage de Chihiro
- C. Cars

Pour ceux qui ont la chance de découvrir en avant-première le dernier film du géant Hayao Miyazaki, *Le Garçon et le Héron*, et aussi pour les autres, un petit test pour évaluer vos connaissances sur l'œuvre du maître... — par Charlotte Pavard

SÉANCES

Le Garçon et le Héron de Hayao Miyazaki (*Kimitachi wa do ikiru ka*, 2023, 2h05)

> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR) Mardi 17 octobre, 17h15

> UGC CONFLUENCE Mercredi 18 octobre, 19h

3 Le nom du Studio Ghibli fait référence à :

- A. Un avion de reconnaissance italien de la Seconde Guerre Mondiale
- B. Un vent chaud du Sahara
- C. Un modèle d'avion de chasse de l'armée japonaise dessiné par son père

4 Quel est le premier de ses films à donner toute sa place à un personnage féminin ?

- A. Le Voyage de Chihiro
- B. Nausicaä de la Vallée du Vent
- C. Le Château dans le Ciel

5 À quel personnage doit-on le logo des studios Ghibli ?

- A. Totoro
- B. Kiki la petite sorcière
- C. Boro la petite chenille

6 Combien de minutes d'animation sont-elles dessinées par an ?

- A. 60
- B. 12
- C. 2



Le Garçon et le Héron, 2023

Ça se passe à LUMIÈRE

« En 1935, Walt Disney rencontre son dieu vivant, Louis Lumière qui l'invite à découvrir ses premiers essais de cinéma en relief, de cinéma stéréoscopique. Walt Disney les utilisera 20 plus tard. Cette rencontre a beaucoup compté.

On fête le 100^e anniversaire aujourd'hui même, mais en réalité Disney en était déjà à son troisième studio lorsqu'il a fondé celui qui porte encore son nom aujourd'hui. Il était très jeune. Il avait tout juste vingt ans. Il avait lancé son premier studio pour réaliser des publicités. Mais ça n'avait duré qu'un mois. Il ne s'est pas découragé et il a créé un autre studio avec lequel il a notamment réalisé des "Rigologrammes" (Les *Laugh-O-gram*, en Anglais), des adaptations rigolotes de contes, comme *Le Chat Botté*, *Le Petit chaperon rouge*, ou encore *Cendrillon*. Mais une fois de plus, cela ne fonctionnera pas. Le troisième essai sera le bon. En 1923, il s'associera avec son frère et ils fonderont le Disney Brothers Cartoon Studio, qui deviendra aujourd'hui la Walt Disney Compagny. L'animation de Disney en 1922 était très primitive, compte-tenu de nos critères d'aujourd'hui, mais elle comportait déjà des choses très intéressantes. La qualité de ces films est assez faible car la pellicule de restauration était dans un état très sommaire. Mais c'est un peu le Lascaux de chez Disney, la préhistoire du studio, avant l'histoire qui s'écrit encore aujourd'hui. »

Sébastien Durand, expert Disney, présentant la séance du centenaire du studio.

« Si Chet Baker était là, il s'installerait probablement à une place un peu au-dessus des premiers rangs. Il reviendrait d'une de ses nombreuses promenades fétiches. Vous ne pouvez pas imaginer ce que je ressens désormais, alors que le temps a passé et que j'ai vieilli. Je suis triste qu'il ne soit pas là, ici avec nous. Il me manque beaucoup. Ce sont des heures difficiles pour célébrer le cinéma, compte-tenu de tout ce qui se passe dans le monde. Mais pour moi, la musique, la peinture et les films apportent tant de joie... c'est quelque chose d'important à garder au fond de son cœur. Je suis très flatté d'être ici, quel festival magnifique ! Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'un tel événement peut représenter pour un cinéaste, et de se sentir ici chez soi.

J'ai réalisé ce film il y a une paire d'années maintenant. J'avais l'impression de me noyer dans une piscine vidée de son eau. C'est la sensation qui m'envahit à chaque fois que je débute un film. C'est un sentiment très inconfortable. Je n'aurais jamais pu faire ce documentaire sans l'aide de ma femme et productrice, Nan Bush, qui est ici avec nous. Faire un film, c'est un sport collectif. Je me sentais probablement trop seul lorsque je prenais des photos. »

Bruce Weber présentant *Let's get lost*.



Chaque jour, un ou plusieurs morceaux tirés d'un film de **Wim Wenders**, pour qui la musique fait partie intégrante du récit.

Est-ce que l'on entend tous les titres de la B. O. « all star » dans *Jusqu'au bout du monde* ? En tout cas, quelques-uns des morceaux ont droit à un traitement de choix. C'est le cas de *Sax and Violins*, des Talking Heads, utilisé dès les premières scènes, vidéo à l'appui. Autre moment fort, une love song soyeuse entonnée par l'égérie lynchienne disparue l'an passé, la regrettée Julee Cruise (et, sauf erreur, fredonnée également par Solveig Dommartin en fuite). *Summer kisses, winter tears* est une vraie chanson de cinéma puisqu'à l'origine, Elvis Presley, qui l'enregistre pour la première fois en 1960, devait la chanter dans le western *Les Rôdeurs de la plaine*, signé Don Siegel, peut-être son meilleur film. La prestation fut filmée, devant un parterre d'Indiens aimantés par les roucoules du King, mais, ceci expliquant peut-être cela, elle n'a pas survécu au montage final, quoiqu'apparaissant sur le mini album *Elvis by request*. Trente ans plus tard, Angelo Badalamenti (et David Lynch, également crédité à la production) en fait un écrin pour la voix pure de la chanteuse, soutenu par la guitare « lap steel » de Greg Leisz, virtuose qui a joué avec tout le gratin pop rock américain. Écoutez ce morceau, vous ne pourrez plus vous en passer. — A. F.

LES SÉANCES

Jusqu'au bout du monde - Director's cut de Wim Wenders (*Bis ans Ende der Welt*, 1991-1994, 4h47 - 1^{re} partie 2h12, 2^e partie 2h35)
 > CINÉMA OPÉRA Mardi 17 octobre, 19h

COUP DE PROJECTEUR

Le Privé de Robert Altman, 1973

Le Privé est une aventure du célèbre détective californien de fiction, aux enquêtes toujours avariées : Philip Marlowe. Oubliez la brume, le mutisme, le feutre mou et l'imperméable d'Humphrey Bogart qui endossa le rôle en 1947 sous la direction d'Howard Hawks. Marlowe version Altman est un double à l'écran du cinéaste lui-même, à savoir un grand type en apparence nonchalant qui regarde avec humour et distance le monde autour, sans jamais chercher à séduire. Comme à son habitude, le cinéaste filme des groupes humains occupés à tourbillonner sans trop finalement savoir pourquoi. Comme dans les romans de Raymond Chandler, créateur du personnage de Marlowe, ce qui compte le plus ici ce n'est pas l'enquête, mais l'atmosphère, l'ambiance qui composent cette Californie du début de la décennie 1970. Altman a en effet choisi de transporter Marlowe dans son époque moderne d'alors. La couleur, la musique romanesque et juste ce qu'il faut de rythme leste, tissent autour de Marlowe, joué par Elliott Gould et ses cheveux frisés, une ambiance très agréable, et néanmoins cruelle et mélancolique. Altman joue sur les réminiscences hollywoodiennes intelligentes et joliment vaines, comme celle d'imaginer le comédien légendaire Sterling Hayden dans un rôle à la Ernest Hemingway. *Le Privé* devient aussi un vrai film d'anti-héros pour un personnage principal qualifié de loser, qui perd même son chat. En réalité, Altman fait de son Marlowe un homme qui échappe à tout, ne répond à rien, et se révèle véritablement dangereux. — V. A.

SÉANCES

Le Privé de Robert Altman (*The Long Goodbye*, 1973, 1h52)
 > VÉNISSIEUX Mardi 17 octobre, 20h
 > LUMIÈRE TERREAUX Vendredi 20 octobre, 22h

PATRIMOINE

Les anges qui veillent sur les films

Les co-directrices de la fondation Wim Wenders, **Hella Wenders**, la nièce de Wim, et **Claire Brunel**, invitées d'honneur du onzième Marché international du film classique, parlent de cette institution unique au monde

Comment est née l'idée de cette fondation ?

C.B et H.W. : Wim Wenders a perdu les droits de ses films quand Das Werk, un laboratoire avec qui sa société, Road Movies, avait fusionné, a fait faillite. La création d'une fondation lui a permis de récupérer tous ces droits avec l'aide de la ville de Düsseldorf, du Land de Nord-Westphalie et de donateurs privés. Ces droits appartiennent à la fondation, une structure à but non lucratif autour de son travail, photos, livres etc.. Il nous manque encore certains titres, par exemple ceux de *Hammett*. La mission de la fondation de faire en sorte que les films soient

accessibles le cinéma de Wim Wenders dans des pays qui n'ont pas d'industries aussi fortes.

Vous gérez aussi la restauration des films ?

C.B et H.W. : Beaucoup de films ont été restaurés en 2015, grâce à un accord avec la télévision allemande pour le 70^{ème} anniversaire de Wim. En ce moment, nous restaurons *Les Lumières de Berlin* tandis que la version 4K de *Nick's movie* a été montrée au festival de Bologne. Pour 2024, à l'occasion des 40 ans de *Paris, Texas*, nous aurons aussi une restauration 4K.

Sait-on quand un film de Wim Wenders passe à la télévision argentine ou philippine ?

C.B et H.W. : Il est difficile de connaître précisément la vie des films, les distributeurs locaux à qui nous cédonns les droits ne nous tiennent pas toujours au courant. Il est facile de savoir ce qui se passe sur les territoires traditionnels, une partie de l'Europe, les États-Unis, Japon. Nous essayons de voir comment rendre

Quel est votre film préféré du catalogue ?

H.W. : *Alice dans les villes*, avec sa petite héroïne et son voyage avec cet adulte. J'ai appelé ma fille Alice ! J'ai aussi des liens très personnels avec *Jusqu'au bout du monde* : j'avais 11 ou 12 ans et mon frère et moi apparaissions dedans. Cela m'a fait une telle impression que j'ai voulu devenir cinéaste.

C.B. : *Les Ailes du désir*. À chaque fois que nous retravaillons sur un film, nous le parcourons image par image. Dans *Les Ailes du désir*, chaque plan signé Henri Alekan est merveilleusement composé et le noir et blanc stupéfiant. J'aime aussi sa vision de l'humanité : l'œil de compassion des anges, qui pourraient figurer une sorte d'humanité idéale, me touche beaucoup. Cette idée d'un regard empli d'amour sur l'autre est centrale dans le travail de Wim Wenders et dans son éthique de vie, également.

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

PORTRAIT



Un jour, une bénévole MO-AJOK CLARISSÉ WEAZIE

BIO EXPRESS : Originaire du Cameroun, Mo-Ajok Clarisse Weazie est diplômée en géologie, et travaille dans le secteur de l'hôtellerie durant dix ans. En 2019, elle devient auxiliaire de vie à domicile à Lyon. Au sein de l'association d'anciens élèves du lycée camerounais Government Bilingual High School (GBHS), elle collecte du matériel scolaire. L'association lyonnaise Passerelles Buissonnières lui propose de rejoindre le festival Lumière en tant que bénévole.

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : J'adore Tim Burton, surtout *Edward aux mains d'argent* : le film prône la tolérance, je me suis vraiment identifiée à cette histoire. Je suis une fan absolue de Belmondo, notamment dans *Le Magnifique* de de Broca. Et j'adore aussi Sylvester Stallone !

LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA : J'avais 12 ans : ma mère m'a emmenée au « Roxi Cinéma » de Bamenda. Je me suis souvenue que j'avais l'impression que les personnages allaient sortir de l'écran !

MON FILM DE CHEVET : *Le Lion du désert* de Moustapha Akkad avec Anthony Quinn. C'est mon grand-père, Mathias, qui m'a fait découvrir ce film très politique : il m'a toujours dit qu'il fallait regarder des œuvres constructives, que ce soit au cinéma ou à la télévision.

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : Ce qui me plaît le plus, c'est de rencontrer les gens et de les aider. J'aime le mélange des cultures que l'on trouve dans ce festival. C'est aussi une façon pour moi de m'intégrer, j'encourage les immigrés africains à découvrir ce festival.

— Propos recueillis par L. P.

Rectificatif : la photo de couverture de Wes Anderson du numéro du lundi 16 octobre est signée par Loïc Benoit



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 4 650 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival